

Un ballet de particules et d'étoiles

Aurélie Resch

Numéro 113, hiver 2001–2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41801ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Resch, A. (2001). Compte rendu de [Un ballet de particules et d'étoiles]. *Liaison*, (113), 32–33.



Un ballet de particules et d'étoiles

Aurélie Resch

Univers ouvre la saison 2001-2002 du Théâtre français de Toronto. Le coup d'envoi de la programmation du TFT est un événement toujours très attendu, mais cette fois-ci on note une certaine résistance. Il est sûr que, d'un côté, nous avons la promesse d'une grande curiosité qui réunit trois artistes de trois régions francophones différentes autour d'une création que l'on annonce très particulière; d'un autre, en revanche, la perspective de passer 90 minutes autour d'un sujet aussi pointu et scientifique que celui des neutrinos et de leur impact sur l'univers n'a rien de particulièrement distrayant à première vue. C'est donc avec un sentiment mitigé que je m'installe dans mon siège et que je prête

une oreille distraite aux interrogations et supputations des spectateurs impatients ou grincheux. L'introduction en voix hors-champ de Dieu qui nous parle n'a rien pour me rassurer et les premiers moments de la production me font redouter le pire. On y trouve tous les poncifs d'un homme qui s'enfonce dans son ivresse, la caricature d'une certaine tranche d'âge masculine qui se retrouve aux matches de hockey et cherche à sortir des filles, et on se perd dans un imbroglio de saynètes et de dialogues à propos de l'infiniment petit, du prix Nobel et de ce qui constitue notre univers qui met en scène un scientifique russe, deux jeunes copains, une serveuse et un chercheur scientifique introverti. Des longueurs et



« Les scènes répétitives et les gestes empesés du début deviennent plus étudiés et davantage aériens. »

« Herménégilde Chiasson nous offre somme toute
un portrait intimiste et sincère de deux camarades happés
par les tourments de la vie et du passé [...] »

des répétitions. J'observe des gens qui regardent leur montre, d'autres qui se penchent en avant pour mieux comprendre. Quant à moi, je me laisse complètement distancer par le sujet, que je trouve confus et ennuyeux, pour me laisser porter par le jeu des comédiens, tous excellents au demeurant.

Je me dis qu'il n'est pas évident de traduire visuellement l'infiniment petit et les mystères du monde et que ce ne sont pas des jeux de rideaux et de mouvements de scène qui rendront la thématique plus vivante, quand, petit à petit, la pièce change de ton. On délaisse les hypothèses et problématiques scientifiques pures pour aborder avec délicatesse, justesse et poésie ce qui régit les hommes, leurs relations interpersonnelles, leurs échecs et leurs faiblesses. Les personnages prennent de l'épaisseur et leurs textes et voix nous deviennent plus sensibles et familiers. L'entrelacement de leurs destins prend son sens et on s'attache à ces individus en quête de vie et d'absolu. Le professeur russe Tcherenkov, prix Nobel de physique en 1958 qui noie son succès professionnel et sa solitude dans l'alcool, nous touche par sa candeur et ses regrets quant à sa femme qui l'a quitté et qu'il n'a pas su retenir, mais dont il espère toujours un appel téléphonique. Ces deux amis que réunissent un travail dans la mine de Sudbury et des matches de hockey parviennent enfin à communiquer ce qui les ronge et à envisager ensemble des solutions possibles pour panser leurs blessures et combler leur solitude. Quant à cette serveuse et ce jeune scientifique rêveur qui semblent mener des destins parallèles dans une société qui les ignore et les exclut, ils sauront enfin se trouver et exister l'un pour l'autre, se réinventer l'un par l'autre. Ces dénouements arrivent en même temps. Au moment où une pluie de météorites s'abat du ciel, au moment où on annonce la fin du monde. Et si, au fond, c'était ça la science, les neutrinos. Des successions d'événements non maîtrisés qui entrent en conflit, des êtres faits pour être réunis qui passent sans se toucher. Des plaintes qui demandent à être entendues et qui recevront réponse à un moment précis, celui où tout entre en activité, qui se situe à la tangente, à un point de non-retour qui peut être la fin du monde, mais pour certains un fond de souffrance et de solitude trop grand sur lequel il faut s'appuyer pour refaire surface. Les scènes répétitives et les gestes empesés du début deviennent plus étudiés et davantage aériens. Les trois histoires cessent de se croiser et se diluent l'une dans l'autre, pour former un conte sur l'histoire la plus ancienne du monde : la quête de reconnaissance ou la recherche d'amour.

Il faut saluer le talent des trois auteurs dans leur créativité personnelle autour d'un tel sujet : Robert Marinier a réussi un véritable tour de force en métamorphosant ces éléments subatomiques en personnages isolés et ratés qui traversent la vie sans être vus, sans exister, mais que réunit un dialogue formidable, composition de véritables logorhées parallèles qui définit Doug et Lisa à la fois comme deux individus rejetés de la société, mais aussi comme un couple parfaitement adapté à des intérêts et comportements communs. Herménégilde Chiasson nous offre somme toute un portrait intimiste et sincère de deux camarades happés par les tourments de la vie et du passé et préoccupés par les mystères du macrocosme dans lequel ils vivent. Le dialogue sonne juste, le rythme est enlevé et les situations comiques adoucissent le tableau général de la production. Enfin Dominick Parenteau-Lebeuf nous touche graduellement avec son personnage de scientifique russe à qui la réussite professionnelle et les succès n'ont pas su faire oublier la tendresse qu'il avait pour sa femme ni guérir son obsession à se répéter que ce n'est pas terminé.

La distribution est éclatante et ces talents venus de différentes régions sont éblouissants de sincérité et de créativité. Chacun apporte l'énergie et la poésie nécessaires à la pièce. Les acteurs sont presque à eux seuls le ferment de cette production collective.

Il faut reconnaître qu'André Perrier a su relever en partie le défi de la mise en scène d'un tel sujet avec les difficultés que comporte la collaboration de plusieurs auteurs et acteurs éloignés géographiquement les uns des autres. Réunir trois pièces sur un thème aussi particulier en une création homogène et divertissante représentait une réelle gageure. Et même si la production a du mal à trouver sa forme au début, on apprécie par la suite la fluidité qui mêle acteurs et histoires dans un chassé-croisé scénique pertinent qui se fond petit à petit en ballet de particules, puis d'étoiles sur fond nocturne. La direction d'acteurs est juste et le ton est enjoué, avec un arrière-fond de comédie douce-amère. Restent des passages superflus qui alourdissent inutilement le propos et qui gagneraient à être retravaillés pour faire de ce spectacle divertissant une création de premier choix. ●

Univers de Robert Marinier, Dominick Parenteau-Lebeuf et Herménégilde Chiasson était présentée au Canadian Stage Theatre du 10 au 27 octobre, dans une mise en scène d'André Perrier. Univers est une coproduction du Théâtre du Nouvel-Ontario, du Théâtre l'Escaouette et du Théâtre français du Centre national des Arts.